

# Didier Trenet

## Le jardin de ma mère, études et ruines

20 août – 29 septembre 1997

Galerie d'art graphique (Etage 4)

**Le Musée national d'art moderne–Centre de création industrielle au Centre Georges Pompidou donne carte blanche à Didier Trenet, jeune artiste né à Beaune en 1965.**

A trente-deux ans, Didier Trenet, amateur de Greuze et de Watteau, de l'aquarelle comme de la sanguine, apparaît comme un des jeunes artistes les plus surprenants de sa génération. Il s'est inventé un langage artistique très personnel, basé sur des pages de cahiers d'écolier qui peuvent être agrandies presque à l'infini, mais qui peuvent également se retrouver traduites sous la forme d'installations dans lesquelles interviennent aussi bien des draps et des traversins que des tuyaux de poêles et des fleurs des champs.

Après des études à l'Ecole des Beaux-Arts de Mâcon, il obtient (non sans grand mal, paraît-il, et sans aucune félicitation de la part du jury) son Diplôme national supérieur d'expression plastique à l'école d'art de la Villa Arson à Nice. Pendant ses études, il participe déjà à des expositions de groupe, notamment Sélestart 1990, mais c'est à l'occasion de son exposition au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, dans le cadre des *Migrateurs*, en 1993, que son travail fin, subtil, spirituel et gracieux est remarqué à la fois par le public et la critique.

Il est actuellement pensionnaire de l'Académie de France à Rome – comme avant lui Fragonard et Hubert Robert...

Didier Trenet conçoit pour la Galerie d'art graphique un projet nouveau ***Le jardin de ma mère, études et ruines***, qui réunit des ensembles de dessins et aquarelles originaux, des agrandissements photocopiés de pages de cahiers et des installations qui évoquent à la fois les décors éphémères des fêtes baroques et les douceurs de la vie bucolique. La pièce centrale de cette exposition est une grande installation, réalisée dans des matériaux inédits et étonnants (des gaufres par exemple) et qui n'est pas sans évoquer les visions de Hubert Robert de la Grande Galerie du Louvre en ruines...

Avec cette manifestation se clôture ainsi une longue suite d'expositions consacrées au dessin contemporain dans la Galerie d'art graphique, avant sa réouverture en l'an 2000.

**Commissaire de l'exposition : Jonas Storsve**

**Le catalogue**

Le catalogue comporte des textes de Gérard Lapalus, Jonas Storsve et Didier Trenet. Y sont publiées une importante sélection de pages de cahiers inédites, mais aussi des aquarelles et sanguines, réalisées spécialement pour l'exposition et quelques installations majeures de l'artiste.

Collection « Carnet de dessins » de la Galerie d'art graphique aux Editions du Centre Pompidou.

Prix : 140 F - nombreuses illustrations en couleur et noir et blanc - 72 pages

**Direction de la Communication**

**Attachée de presse : Nathalie Garnier**

**Tél : 01 44 78 46 48 / Fax : 01 44 78 13 02**

# Introduction

## Extrait du catalogue

### «Trenet des ruines» par Jonas Storsve

(...) Il [Didier Trenet] est actuellement pensionnaire de l'Académie de France à Rome (comme avant lui Fragonard et Hubert Robert), d'où il envoie épîtres, missives et fax afin de mener à bien la réalisation de la Carte blanche que le Cabinet d'art graphique lui proposa dès 1995. C'est ainsi qu'en novembre 1996 il nous écrit : « Scusi pour la lenteur de mon temps de réponse : le rythme italien déjà dans le sang ! » et plus loin après quelques digressions sur les qualités gustatives des cousins cisalpins des St Joseph : « Cette ville s'offre merveilleusement en échos et rebondissements possibles à mes pauvres petits travaux. La «Ruine» est un ingrédient qui offre les spectacles les plus vivifiants que je connaisse, et j'en ferais volontiers le fil conducteur de notre exposition à Pompidou. Hubert Robert peut servir de guide. »

Hubert Robert eut pour complice et ami à l'Académie de France à Rome un autre artiste pour lequel Didier Trenet éprouve une certaine tendresse : le célèbre Fragonard à propos duquel le directeur du Palais Mancini envoya des rapports sévères et célèbres à son administration royale et parisienne (nous devons laisser libre cours à notre imagination pour deviner ce que l'actuel directeur de la Villa Médicis écrit dans ses rapports à propos de Didier Trenet) : « Fragonard, écrit Charles Natoire en octobre 1789, a beaucoup de talan ; mais le trop de feu et peu de patience l'emporte à ne pas travailler avec assez d'exactitude ses copies ». Il est probable que Natoire eut plus apprécié le Beaunois qui, même à Rome, remplit avec autant de « talan » que de « patience » ses cahiers d'écriture, d'exercice et de dessin.

Revenons à notre Hubert Robert qui «peut servir de guide». C'est probablement moins le peintre des jolies ruines romaines, les *Lavandières dans un palais ruiné* et autres *Intérieur d'un palais antique en ruines* qui intéresse Didier Trenet que celui qui fut membre du conseil d'administration du Musée Central des Arts (Sorte de Centre Georges Pompidou de l'époque) et qui peignit *Les ruines de la Grande Galerie du Louvre*, tableau que Charles Sterling décrit ainsi en 1933 : « En pendant à la vue de la Grande Galerie regorgeant de chefs-d'oeuvre et animée de nombreux visiteurs, Hubert Robert, guidé par un caprice de sa fantaisie hantée par les ruines, a imaginé l'architecture de cette même partie du Palais usée par le temps, à l'instar des monuments de l'antiquité. Plusieurs personnages y errent en examinant les débris avec une vive émotion, ... »

Au moment où le Centre Georges Pompidou, à son tour « usé par le temps » s'apprête à connaître une période de travaux et de restructurations architecturales, Didier Trenet, « guidé, lui aussi, par un caprice de sa fantaisie » n'a pu s'empêcher de relier l'antiquité au présent en proposant comme pièce centrale de son exposition dans la Galerie d'art graphique une vision des ruines imaginaires du bâtiment dans lequel nous nous trouvons – sorte d'hommage à « Robert des ruines » en trois dimensions, en gaufres et en grillage à poules !

## Extrait du catalogue

### Heureux qui, comme Ulysse... par Gérard Lapalus

Transporter les villes à la campagne est une utopie dont certains esprits chagrins, désabusés et neurasthéniques espèrent encore l'avènement. Ces mêmes songes creux n'arrivent guère plus à s'arrimer à leur époque. Ils se complaisent dans les bric-à-brac d'un passé aboli, tout en aspirant aux félicités inédites des avant-gardes radieuses. Espace et temps se trouvent figés dans une même inanité. A défaut de se guérir, le bovarysme se soigne car fort heureusement il existe des antidotes.

Didier Trenet est le recours des velléitaires. Leurs défauts et leurs faiblesses deviennent ses qualités. Sa méthode est subreptice, voire sournoise. Usant de la familiarité, abusant de la proximité, il se laisse guider par le hasard et la facilité. Le foyer maternel, les « cahiers d'éveil », la leçon de choses, les légumes du potager, les refrains de noces et banquets, la pompe orphéonique..., Didier Trenet tend un piège avec ce décor de rosière de village qui flatte nos ambitions de sous-préfet aux champs et nous ferait aisément sombrer dans le délire nostalgique et l'hystérie agricole.

Nous nous complaisons à entretenir ce fatras de souvenirs. Didier Trenet l'utilise avec retenue ; il le condense et le synthétise sur un support privilégié : le cahier d'écolier. « Objet trouvé », attachant et désuet, il est immédiatement emblématique. Sur cette « forme » donnée d'emblée, le « fond » peut s'inscrire avec facilité. Il suffit pour cela, page après page, selon pleins et déliés, de suivre les lignes et carroyages tout tracés. Les dessins, poèmes, esquisses, chansons, schémas, diatribes... s'y rangent avec la parcimonie obligée et bienvenue que conditionne le nombre limité des feuillets.

Ingénument Didier Trenet s'applique à tenir ses cahiers. Image studieuse et candide d'un postulant à la rentrée des classes artistiques, b-a-ba d'une attendrissante modestie, discipline laborieuse cultivée dans le giron maternel, « Sur la route de Dijon ». Pourtant la discipline est une notion peu familière à Didier Trenet sinon, peut-être, dans une acceptation plus fustigeante. Et c'est avec une résonance voltairienne que l'on doit entendre les qualificatifs d'« ingénu » et de « candide ».

Le privilège accordé au support « cahier » ne confinerait-il pas l'artiste dans un perpétuel apprentissage, dans une scolarité attardée complaisamment emprisonnée dans les quadrillages et se gargarisant de déclinaisons onomatopéiques ? Cette limitation est volontaire, délibérée. Elle lui permet de signifier une origine, de marteler une appartenance, d'en imposer les morceaux choisis. Les éléments typiques recensés par Didier Trenet ont été notre lot quotidien et sont devenus nos lieux trop communs. Il entend leur rendre justice.

« L'artiste élevé sous la mère » va entreprendre la vengeance du petit veau. Ce retour aux sources se fait sans humilité ; il est au contraire comme panthéonisé. De la cuisine à la chambre à coucher, du jardin potager à la salle des fêtes, il traque les objets désuets, les lieux obsolètes, les événements dérisoires pour les transcender, dresser des repositoires aux productions familiales, des autels aux ustensiles ménagers, des temples aux vertus domestiques. Le quotidien se pare des débordements utopiques du siècle des Lumières que Didier Trenet aime à fréquenter.

La référence à Ledoux ou bien à Boullée serait excessive ; celle à Lequeu, par contre, est évidente. La leçon de cet artiste énigmatique s'avère séduisante ; le travail y est très avancé et pour l'artiste « en herbe », l'occasion a fait le larron. Portiques, bosquets, fontaines, nymphées, un catalogue commenté, raisonné, des constructions, situations, attitudes et postures, s'offrent prêts à l'emploi. L'origine ambiguë et non certifiée de ce répertoire autorise et absout tous les emprunts. « À verge de rechange », après tout. Cette

contrepèterie va trivialement permettre de convoquer l'incontournable figure du marquis de Sade.

Référence tutélaire et salubre qui s'avance démasquée et permet de lever toutes les ambiguïtés, de radicaliser les attitudes et les postures. La table de multiplication de la quatrième de couverture des cahiers lance un défi aux *Cent Vingt Journées de Sodome* et aux *Onze Mille Vierges* (Apollinaire). Cette hystérie arithmétique rejoint le délire alphabétique dans une logorrhée enivrante et autistique. Le recours à des cahiers permet à Didier Trenet de canaliser ces débordements. Si les marges autorisent les annotations, les ratures et le laisser-aller, les contraintes du quadrillage imposent la composition, la figure plus structurée. Dans le bric-à-brac domestique, les éléments sélectionnés vont pouvoir subir leur transmutation. Par le biais de la technique traditionnelle du dessin à plume, et à travers les songeries du dilettante, ils deviennent images du désir, images du plaisir, ils se laissent subvertir par une érotisation généralisée.

De la pompe utopiste, avec ses érections d'autels dédiés à des divinités sulfureuses, à l'intimité gracieuse et avenante des dessins de Watteau, Boucher ou Fragonard, le XVIII<sup>e</sup> siècle offre un large registre que Didier Trenet s'est avidement approprié. Un hasard dirigé l'a conduit à fréquenter des cabinets de dessins où il a pu, à loisir, s'initier et s'imprégner des sujets ou du style de ces maîtres. Il aime à en reprendre et à en imiter la manière, l'utilisant sans scrupules pour donner forme à ses thèmes de prédilection ainsi qu'à ses obsessions. En avouant et en revendiquant le pastiche, il s'en dédouane.

À l'art du dessinateur, il rajoute les techniques de l'ornemaniste et entoure complaisamment ses sujets de volutes, cartouches, médaillons, vignettes... Il laisse ainsi se produire des images anachroniques et paradoxales. Au sans foi ni loi du concepteur, répondent des figures sans lieu ni date. Cependant si elles déroutent le spectateur, elles n'engendrent pas de confusion. La production est en effet limitée et soigneusement répertoriée dans les cahiers. Didier Trenet joue sur la récurrence qui rend familier l'objet singulier. Coussins, tuyaux, draps, poêles, fontaines, poireaux, tulles, fleurs..., à l'instar du vocabulaire, les objets subissent des déclinaisons. Ils se combinent dans des constructions différentes, s'installent dans une variété de situations, changent de position, d'utilisation, objets inanimés qui paraissent s'agiter d'une vie suspecte et inquiétante.

Dans le bataillon des objets troubles, le coussin se brandit tel un étendard. Dans sa forme, comme dans son usage, tout le désigne comme la ressource infinie de la nonchalance et de l'indétermination. La mollesse de sa constitution et de ses contours, conjuguée à ses vertus émoussantes, en font, pour Didier Trenet, une figure allégorique totalement malléable et adaptable à la variété de ses délires et de ses caprices. Le coussin-blason s'impose donc, accompagné de sentences et de maximes qu'il n'illustre pas mais qu'il se contente de désigner.

Si, dans son travail de dessinateur, Didier Trenet utilise abondamment les cahiers, il n'en fait pas un support exclusif. Pour compenser l'aspect parfois réducteur du cadre de la page, il procède à des expansions graphiques. En 1992, à Amsterdam, il ouvre un chantier pour agrandir au fusain et au pastel, à la taille de « 7500 pour cent », le dessin d'une interjection enluminée. Réalisation d'une ampleur excessive, emphase monstrueuse du détail, cette reproduction éphémère n'est pas que l'intervention gratuite d'un artiste saisi par la mégalomanie. C'est la culture exacerbée du paradoxe qui permet de produire un effet saisissant en télescopant le fond, l'interjection du soulagement, et la forme, celle du quadrillage-échafaudage et de la lettrine géante. Le résultat, formulé dès les prémisses, ne peut se manifester visuellement et se mériter verbalement qu'une fois la tâche accomplie. Didier Trenet a voulu illustrer « magistralement » et contradictoirement ses réflexions sur les vertus du moindre effort et la vanité des entreprises.

Le « Ouf ! » se range parmi les mots auxquels Didier Trenet restitue ses « lettres de noblesse ». Dans ses campagnes de réhabilitation, l'écriture vient conforter et compléter le dessin, donner un sens encore plus « propre » aux mots du quotidien. Sur la surface de la page, l'artiste suit les axes syntagmatiques et paradigmatiques du carroyage pour structurer un discours rustique et rudimentaire. Il saisit les opportunités de la déclinaison

alphabétique pour enfile, derrière la lettre suggestive, des mots choisis. Cette sélection, quasi-naturelle, lui permet d'élaborer un abécédaire personnel, de se constituer un vocabulaire et de se fixer un répertoire.

P : pet, projet, proprio, pédagogue, pâté...

D : dindon, droit, ding ! dong ! ...

À ces facilités systématiques, Didier Trenet ajoute les richesses spontanées des onomatopées, la variété des interjections, les débordements de la ponctuation. Vers, poèmes, pamphlets, diatribes, les formes traditionnelles du discours se construisent selon l'art du remplissage et de la répétition. Les figures de la rhétorique trouveraient d'abondantes illustrations dans les tours et détours de ces sonnets futiles et de ces vers de mirliton.

Au « cahier de rédaction » succède celui de « la composition française ». Didier Trenet, dans une exaspération hexagonale, veut en recenser, illustrer et épuiser les ressources. Le jardin est un lieu de prédilection pour pratiquer un art « à la française ». Déjà, dans sa version et sa conception potagère, il offre prise à une transmutation. Le carré de poireaux devient massif et l'« asperge du pauvre » peut enfin connaître sa réhabilitation, figurer à côté de la mandragore dans le champ couronné des plantes emblématiques. A l'agressive ortie est réservée la transsubstantiation qui fait du parasite urticant un velouté à la Brillat-Savarin. Le tourniquet déchaîne de facétieux jeux d'eau, la cage à poules, le clapier, la cabane aux outils, sont élevés au rang de fabriques, pavillons ou rondes. L'espace restreint du jardin de banlieue s'épanouit dans les perspectives du paysage avec ruines.

Didier Trenet agit souvent en brocanteur. Dans le fatras des choses abandonnées, des mots oubliés, il fait de la récupération et bricole ses constructions verbales et ses installations paysagères. Nymphes délaissées, les madelons resurgissent aux sons des clairons de Jéricho. En jeune tapin, il ouvre le ban pour introduire un déferlement de majorettes, ou pour lancer ses bataillons de poireaux à l'assaut des planqués de l'arrière-garde. Le tourlourou poursuit de ses refrains imbéciles les constipés des sinécures officielles. Ce recours exacerbé à l'euphorie des flonflons, aux débordements des fins de banquet, est la vengeance du populaire qui rentre par effraction dans les collections privées et vient piétiner les plates-bandes des domaines réservés. Le ton de Didier Trenet est fréquemment vindicatif et trouve parfois des accents céliniens. Dans un paysage de friches industrielles, une cheminée de briques, ruine pathétique, lache ses dernières volutes dans l'air des faubourgs. Elle rejoint le rigodon des poêles travestis et des tuyaux déhanchés. Un ultime Landru s'extirpe des draps, des coussins et des traversins pour conduire la ronde macabre au bal des petits lits blancs.

Dans un pays où tout finit par des chansons, il eût été malséant de ne pas utiliser les ressources de l'homonymie. Expert en opportunités, Didier/Charles Trenet se devait de tirer cette « ficelle » et, dans un ultime outrage au cher pays de son enfance, de figer en un « compaque disque » les slogans de la béatitude satisfaite, y'a d' la Joie, ding ! dong ! , boum ! .

## Repères biographiques

Didier Trenet, né en 1965 à Beaune

### Expositions personnelles

- 1997 *Study to celebrate our meeting, et puis flûte !*, Alliance Française, Rotterdam
- 1996 *Élégante et Claire*, Galerie Claire Burrus, Paris  
*Le Passage des Fées* (avec Paul-Armand Gette), Le Creux de l'Enfer, Thiers  
*Ramonage de l'immeuble*, Espace Jules Verne, Brétigny-sur-Orge
- 1995 *Un P dans les Pédagogues*, Musée Raymond Lafarge, Lisle-sur-Tarn  
*Vue du Campo Vaccino*, Musée Bonnat, Bayonne  
*La grotte au petit veau*, Sint-Lukastichting, Bruxelles  
*Etudes, Ebauches, Iconoscope*, Montpellier  
*Mon vrai nom est emplâtre*, Aldébaran, Baillargues
- 1994 *Paul-Armand Gette présente Didier Trenet*, Forum Saint-Eustache, Paris  
*Elevé sous la mère*, Galerie Claire Burrus, Paris  
Galerie van Rijsbergen, Rotterdam
- 1993 *Mille Merdis Madame*, Migrateurs, Musée d'art moderne de la Ville de Paris  
*Etude pour Saturne vaincu par l'amour*, Faux Mouvement, Metz
- 1992 *Tournus - Wien - Tournus* : Exposition sans murs, Musée Greuze, Tournus
- 1991 Galerie Georges Verney-Carron, Villeurbanne

### Expositions collectives (sélection)

- 1997 *A(a)mitiés et autres catastrophes. La carte du tendre*, Centre d'art, Crestet
- 1996 *Manifesta 1*, Museumspark, Rotterdam
- 1995 *9 propositions*, Sonje Museum of Contemporary Art, Kyongju, Corée  
*Ironie du sort*, Espace Diogène, Pezenas  
*Didier Trenet, Frédéric Meynier, Ghislaine Portalis*, Centre d'art contemporain, Bruxelles  
*Ensayo General*, Bibliothèque Luis-Angel Arango, Bogota  
*Ensayo General*, Museo de Arte Carillo Gil, Mexico  
*De la tête aux pieds*, Musée des Beaux-Arts André Malraux, Le Havre  
*Curiositas Eroticas ou l'art d'aimer*, Espace Paul Boyé, Sète
- 1994 *Du magasin au musée*, Villa du parc, Annemasse  
*Les Images du plaisir*, Maison Billaud, Fontenay-le-Comte  
*Paysages contemporains*, Médiathèque, Die
- 1993 *Love again*, Kunstraum Elbschloss, Hambourg  
*Chambre 763*, Hotel Carlton Palace, Paris  
*Le Rallye*, Vallée de l'Ouche, Côte d'Or  
*Framed*, Galerie van Rijsbergen, Rotterdam
- 1992 *Veillées*, Galerie Anne de Villepoix, Paris  
*Pourvu que ça dure...*, La Zonmée, Montreuil-sous-Bois  
*Trois garçons dans le vent*, W 139, Amsterdam  
*In Lichte*, W 139, Amsterdam  
*Dessins*, Galerie de l'Ecole des Beaux-Arts, Nîmes  
*Pas le temps d'attendre*, La Zonmée, Montreuil-sous-Bois
- 1991 *L'invention du paysage*, Fonds Régional d'Art Contemporain de la Corse, Corte
- 1990 *Sélest'art*, Sélestat  
*Erasmus*, Ecole des Beaux-Arts, Mâcon
- 1989 *Comme des grands*, Ecole des Beaux-Arts, Mâcon

**Didier Trenet**  
**Le jardin de ma mère, études et ruines**

Liste des photographies disponibles pour la presse :

**NOIR ET BLANC**

**1 - Etude pour le réveil des Madelons, 1990**

Plume et encre noire sur page de cahier d'écolier à carreaux  
Inscription à la plume et à l'encre noire : *Etude pour Le Réveil des Madelons*  
H. 0,220 ; L. 0,169  
Collection de l'artiste  
Photo : Jacques FAUJOUR / CNAC - GP

**2 - La belle de Montreuil, 1992**

Plume et encre noire, sanguines et craie blanche sur papier crème  
Inscription à la plume et à l'encre noire b.d. : *La belle de Montreuil*  
H. 0,217 ; L. 0,168  
Collection de l'artiste  
Photo Jacques FAUJOUR / CNAC - GP

**3 - Quatre portions du même modèle, 1993**

Verso d'un cahier de 16 feuillets publié en facsimilé et titré Exposition sans murs, Musée Greuze  
H. 0,220 ; L. 0,170  
Photo Jacques FAUJOUR / CNAC - GP

**4 - Hommage au François Boucher, 1996**

Sanguines, fusain, pierre noire et rehauts de blanc sur papier crème  
Inscription à la sanguine dans le cartouche b.c. : *Hommage au François Boucher* et sur le ratelier h.c. : *l'odalisque*  
H. 0,490 ; L. 0,690  
Collection Fonds national d'art contemporain, Puteaux  
Photo Jacques FAUJOUR / CNAC - GP

**5 - Le portail aux révérences, 1996**

Fusain comprimé, traversin à taie blanche, deux poêles à pétrole cernés d'un tutu en tulle sur mur plâtré et peint en blanc  
H. 3,760 ; L. 2,130  
Collection de l'artiste  
Photo : Jacques FAUJOUR / CNAC - GP

**6 - Où s'est élevé un grand escalier..., 1997**

Plume et encre noire sur page de cahier d'écolier  
Collection de l'artiste  
Photo : Jacques FAUJOUR / CNAC - GP



## DIAPPOSITIVES

### 7 - Dialogue avec les orties, 1993

Pinceau et soupe d'orties sur page de cahier d'écolier à carreaux violets avec interlignes bleu-vert et marge marquée en rouge

Inscription à la plume et à l'encre noire h.m. : *Dialogue avec des orties / Introduction en forme de soupe (liste des renvois et grande nébuleuse)*

H. 0,220 ; L. 0,166

Collection de l'artiste

Photo : Adam RZEPKA / CNAC - GP

### 8 - Deux études d'après nature, 1995

Sanguine, mine de plomb, fusain et rehauts de blanc sur papier crème

Inscription à la mine de plomb b.d. : *Deux études d'après nature*

H. 0,294 ; L. 0,417

Collection de l'artiste

Courtesy Galerie Claire Burrus, Paris

Photo : Adam RZEPKA / CNAC - GP

### 9 - Les heures fort sales / Minute affreuse d'une vieille huître, 1995

Plume, encre sépia et encre noire sur une double page détachée d'un cahier à dessin papier crème

H. 0,220 ; L. 0,340

Collection de l'artiste

Photo Adam RZEPKA / CNAC - GP

### 10 - Paysage Italien after Barolo, 1997

Barolo riserva 1993, café, fusain et lavis sanguine sur papier arche

H. 0,1798 ; L. 0,260

Collection de l'artiste

Photo : Adam RZEPKA / CNAC - GP

## Informations pratiques

**Tarif d'entrée de l'exposition** : 38 F

Tarif réduit : 26 F (*le billet donne accès à l'accrochage des collections permanentes du Musée national d'art moderne / Centre de création industrielle intitulé « Made in France : 1947-1997 »* )

**Horaires du Centre Georges Pompidou**

Du lundi au vendredi : 12h00-22h00 ; samedi et dimanche : 10h00-22h00

**Accès** : L'entrée du Centre Georges Pompidou se fait uniquement par la Piazza.

**Métros** : Châtelet, Les Halles, Rambuteau, Hôtel de Ville.

**Direction de la communication**

**Attachée de presse** : Nathalie Garnier

**Tél** : 01 44 78 46 48 / **Fax** : 01 44 78 13 02

**Pour toute information complémentaire** :

3615 BEAUBOURG (1,29 F TTC la minute)

Sur Internet : <http://www.cnac-gp.fr>

**Les autres expositions à venir ...**

- Les péchés capitaux : l'orgueil

20 août - 29 septembre 1997, Galerie du Musée

- Bruce Nauman *Image / Text 1966-1996*

16 décembre 1997 - 9 mars 1998, Galerie sud